

LE MAGHREB & LE MACHREK

Tahar BEN JELLOUN (1944, Fès, Maroc)

Tahar ben Jelloun est né dans l'ancienne ville de Fès au Maroc, le 1^{er} décembre 1944. Il y est scolarisé, dans la tradition d'une école coranique, puis dans une école primaire franco-marocaine bilingue en français et en arabe. Ses parents quittent Fès pour Tanger en 1955. Il y obtient le baccalauréat en 1963, au lycée Regnault, le plus ancien lycée français du Maroc. Il s'inscrit pour des études de philosophie à l'université Mohammed-V de Rabat où il suit les cours du sociologue et poète Abdelkébir Khatibi. Il enseigne la philosophie, en octobre 1968 à Tetouan, puis au lycée Mohamed V à Casablanca. À la suite de manifestations d'étudiants et de lycéens dans les grandes villes du Maroc, il est envoyé, avec 94 membres du syndicat de l'Union des étudiants du Maroc, le 23 mars 1965, dans un camp disciplinaire de Parmée. Libéré en juillet 1966, il reprend ses études. Il rencontre l'avant-garde littéraire de la revue *Souffles*, animée par Abdellatif Laâbi. Il collabore à cette revue de 1968 à 1970 et publie son premier poème, *L'Aube des dalles*.

Son premier recueil de poésie, *Hommes sous linceul de silence*, préfacé par Abraham Serfaty, est édité en 1971 aux éditions Atalantes, rattachées à la revue *Souffles*. En 1971, après l'arabisation de l'enseignement de la philosophie au Maroc, il demande une mise en disponibilité pour préparer une thèse en psychologie à l'université de Paris VII, à Jussieu et quitte en septembre 1971, le Maroc pour la France. Il travaille comme psychothérapeute de 1972 à 1975. En 1972, le journal *Le Monde* accueille son premier article dans *Le Monde des livres* et il publie un recueil de poésie, *Cicatrices du soleil*, chez Maspero. En septembre 1973, *Harrouda*, son premier roman est édité par Maurice Nadeau chez Denoël. Cet ouvrage est salué par Roland Barthes et Samuel Beckett. En juin 1975, il soutient sa thèse en psychiatrie sociale sur la misère affective et sexuelle des travailleurs nord-africains en France, dont il tirera un récit en prose poétique, *La Réclusion solitaire* (1976) et un essai, *La Plus Haute des solitudes* (1977). Jean Genet assiste à sa soutenance. Le Seuil sera son principal éditeur jusqu'en 2005.

Il est lauréat du Prix Goncourt en 1987, pour *La Nuit sacrée*. En 1990, il demande la nationalité française. Il reçoit le Prix Impac des bibliothèques et librairies

anglo-saxonnes, à Dublin en juin 2004, pour *Cette aveuglante absence de lumière*, écrit après un entretien avec un ancien prisonnier du bagne de Tazmamart au Maroc. Il a été fait officier de la Légion d'Honneur en 2007. Il est élu membre de l'Académie Goncourt en 2008. Il a quatre enfants. Il réside à Paris et à Tanger. Écrivain francophone le plus traduit au monde, en 44 langues, il représente un phénomène d'édition, avec à ce jour, 3 millions d'exemplaires vendus. Différentes périodes de son existence, sont évoquées dans plusieurs récits autobiographiques, *Jour de silence à Tanger*, dédié à son père (1990), *Éloge de l'amitié, ombre de la trahison* (2003), *Le dernier Ami* (2004), *Sur ma Mère* (2008). Quels sont les temps forts de son expérience ? L'enfance fassi, l'adolescence tangéroise, l'engagement et la répression politique, l'avant-garde littéraire, l'écoute de la parole des émigrés, vont être l'ancrage originel des thématiques constantes de sa création. Tahar Ben Jelloun aborde « l'absence à soi » dans le déracinement et l'exil, la critique de la société postcoloniale et de la société marocaine contemporaine, la condition faite aux femmes, aux exclus de la parole, la réappropriation de la mémoire, l'hospitalité et le racisme, le rapport à la langue et à l'écriture. Hôte invité à la langue française, écrivain de « l'appartenance à deux mondes », il rend l'hospitalité en français, à cette part de lui-même qui vient de la société traditionnelle marocaine et de la culture arabe (1997). Né à la littérature en poésie, Tahar Ben Jelloun habite la langue française en poète. L'écriture poétique ne l'a jamais quitté, des expériences de *Souffles* aux recueils les plus récents. Mais il explore des genres littéraires multiples, à la frontière de la poésie contemporaine, du roman moderne, du conte oriental, de l'autobiographie fictive, de l'essai, du récit didactique, de la critique d'art. L'itinéraire des narrateurs et des personnages des récits, plutôt spatial que chronologique, s'inscrit dans des villes qui racontent et se racontent : Fès, sa ville natale, ville de la tradition, des symboles de la haute culture musulmane et de la résistance nationale, Tanger la ville frontière ouverte sur la Méditerranée, Casablanca la capitale moderne et Paris, l'étrangère, ville d'émigration et ville hôte. Illustrant le courant postmoderne de l'écriture, il expérimente une poétique du récit en train de se construire, une polyphonie narrative où le narrateur s'efface pour laisser la place aux voix plurielles. Il intègre les procédés narratifs empruntés à la tradition orale et recourt à la figure du conteur populaire et de la halqa, le cercle des auditeurs du conte oriental traditionnel. Discours au style direct et discours rapportés, créent la présence d'une parole vive. Le récit est tissé d'intertextes littéraires, d'auteurs de la modernité, de Genet à Borges, de la tradition arabe, du Coran et des *Mille et une nuits*. Il traduit un récit autobiographique

de Mohamed Choukri (1935–2003), auteur marocain découvert à Tanger et traduit en anglais par Paul Bowles : *Le pain nu* (Le Seuil, 1981). Cet ouvrage ne paraîtra au Maroc qu'en 2000. Il présente le roman de l'écrivain libanais, Helias Khoury, qui évoque le quartier d'Achrafyyé à Beyrouth pendant la guerre du Liban, *La petite montagne* (Arlea, 1987).

Il faut noter la fascination de Tahar Ben Jelloun pour l'image et les représentations et son dialogue avec des créateurs : sculpteurs, peintres, photographes. Il s'intéresse à l'oeuvre de Giacometti, « sculpteur de solitude » à propos de qui il évoque Samuel Beckett marchant dans les rues de Tanger (1991), et à celle de Delacroix, dont il présente le journal de voyage au Maroc et les carnets qu'il préfère aux tableaux, dans sa « Lettre à Delacroix »(2005). Commentateur de peintres et de photographes documentaires contemporains, Tahar Ben Jelloun se fait aussi le passeur poétique d'un autre Maroc du présent.

***L'enfant de sable* (1985)**

La porte du jeudi

Amis du Bien, sachez que nous sommes réunis par le secret du verbe dans une rue circulaire, peut-être sur un navire et pour une traversée dont je ne connais pas l'itinéraire. Cette histoire a quelque chose de la nuit ; elle est obscure et pourtant riche en images ; elle devrait déboucher sur une lumière, faible et douce ; lorsque nous arriverons à l'aube, nous serons délivrés, nous aurons vieilli d'une nuit, longue et pesante, un demi-siècle et quelques feuilles blanches éparpillées dans la cour en marbre blanc de notre maison à souvenirs. Certains d'entre vous seront tentés d'habiter cette nouvelle demeure ou du moins d'y occuper une petite place aux dimensions de leur corps. Je sais, la tentation sera grande pour l'oubli : il est une fontaine d'eau pure qu'il ne faut approcher sous aucun prétexte, malgré la soif. Car cette histoire est aussi un désert. Il va falloir marcher pieds nus sur le sable brûlant, marcher et se taire, croire à l'oasis qui se dessine à l'horizon et qui ne cesse d'avancer vers le ciel, marcher et ne pas se retourner pour ne pas être emporté par le vertige. Nos pas inventent le chemin au fur et à mesure que nous avançons ; derrière, ils ne laissent pas de trace, mais le vide, le précipice, le néant. Alors nous regarderons toujours en avant et nous ferons confiance à nos pieds.

Ils nous mèneront aussi loin que nos esprits croiront à cette histoire. Vous savez à présent que ni le doute ni l'ironie ne seront du voyage. Une fois arrivés

à la septième porte, nous serons peut-être les vrais gens du Bien. Est-ce une aventure ou une épreuve ? Je dirais l'une et l'autre. Que ceux qui partent avec moi lèvent la main droite pour le pacte de la fidélité. Les autres peuvent s'en aller vers d'autres histoires, chez d'autres conteurs. Moi, je ne conte pas des histoires uniquement pour passer le temps. Ce sont les histoires qui viennent à moi, m'habitent et me transforment. J'ai besoin de les sortir de mon corps pour libérer des cases trop chargées et recevoir de nouvelles histoires. J'ai besoin de vous. Je vous associe à mon entreprise. Je vous embarque sur le dos et le navire. Chaque arrêt sera utilisé pour le silence et la réflexion. Pas de prières, mais une foi immense.

Aujourd'hui nous prenons le chemin de la première porte, la porte du jeudi. Pourquoi commençons-nous par cette porte et pourquoi est-elle ainsi nommée ? Le jeudi, cinquième jour de la semaine, jour de l'échange. Certains disent que c'est le jour du marché, le jour où les montagnards et paysans des plaines viennent en ville et s'installent au pied de cette porte pour vendre les récoltes de la semaine. C'est peut-être vrai, mais je dis que c'est une question de coïncidence et de hasard. Mais qu'importe ! Cette porte que vous apercevez au loin est majestueuse. Elle est superbe. Son bois a été sculpté par cinquante-cinq artisans, et vous y verrez plus de cinq cents motifs différents. Donc cette porte lourde et belle occupe dans le livre la place primordiale de l'entrée. L'entrée et l'arrivée. L'entrée et la naissance. La naissance de notre héros un jeudi matin. Il est arrivé avec quelques jours de retard. Sa mère était prête dès le lundi mais elle a réussi à le retenir en elle jusqu'au jeudi, car elle savait que ce jour de la semaine n'accueille que les naissances mâles. Appelons-le Ahmed. Un prénom très répandu. Quoi ? Tu dis qu'il faut l'appeler Khémaïss ? Non, qu'importe le nom. Bon, je continue : Ahmed est né un jour ensoleillé. Son père prétend que le ciel était couvert ce matin-là, et que ce fut Ahmed qui apporta la lumière dans le ciel. Admettons ! Il est arrivé après une longue attente. Le père n'avait pas de chance ; il était persuadé qu'une malédiction lointaine et lourde pesait sur sa vie : sur sept naissances, il eut sept filles. La maison était occupée par dix femmes, les sept filles, la mère, la tante Aïcha et Malika, la vieille domestique. La malédiction prit l'ampleur d'un malheur étalé dans le temps. Le père pensait qu'une fille aurait pu suffire. Sept, c'était trop, c'était même tragique. Que de fois il se remémora l'histoire des Arabes d'avant l'Islam qui enterraient leurs filles vivantes ! Comme il ne pouvait s'en débarrasser, il cultivait à leur égard non pas de la haine, mais de l'indifférence. Il vivait à la maison comme s'il n'avait pas de pro-

géniture. Il faisait tout pour les oublier, pour les chasser de sa vue. Par exemple, il ne les nommait jamais. La mère et la tante s'en occupaient. Lui s'isolait et il lui arrivait parfois de pleurer en silence. Il disait que son visage était habité par la honte, que son corps était possédé par une graine maudite et qu'il se considérait comme un époux stérile ou un homme célibataire. Il ne se souvenait pas d'avoir posé sa main sur le visage d'une de ses filles. Entre lui et elles il avait élevé une muraille épaisse. Il était sans recours et sans joie et ne supportait plus les railleries de ses deux frères qui, à chaque naissance, arrivaient à la maison avec, comme cadeaux, l'un un caftan, l'autre des boucles d'oreilles, souriants et moqueurs, comme s'ils avaient encore gagné un pari, comme s'ils étaient les manipulateurs de la malédiction. Ils jubilaient publiquement et faisaient des spéculations à propos de l'héritage. Vous n'êtes pas sans savoir, ô mes amis et complices, que notre religion est impitoyable pour l'homme sans héritier ; elle le dépossède ou presque en faveur des frères. Quant aux filles, elles reçoivent seulement le tiers de l'héritage. Donc les frères attendaient la mort de l'aîné pour se partager une grande partie de sa fortune. Une haine sourde les séparait. Lui, il avait tout essayé pour tourner la loi du destin. Il avait consulté des médecins, des *fqihs*, des charlatans, des guérisseurs de toutes les régions du pays. Il avait même emmené sa femme séjourner dans un marabout durant sept jours et sept nuits, se nourrissant de pain sec et d'eau. Elle s'était aspergée d'urine de chamelle, puis elle avait jeté les cendres de dix-sept encens dans la mer. Elle avait porté des amulettes et des écritures ayant séjourné à La Mecque. Elle avait avalé des herbes rares importées d'Inde et du Yémen. Elle avait bu un liquide saumâtre et très amer préparé par une vieille sorcière. Elle eut de la fièvre, des nausées insupportables, des maux de tête. Son corps s'usait. Son visage se ridait. Elle maigrissait et perdait souvent conscience. Sa vie était devenue un enfer, et son époux, toujours mécontent, à la fierté froissée, à l'honneur perdu, la bousculait et la rendait responsable du malheur qui s'était abattu sur eux. Il l'avait frappée un jour parce qu'elle avait refusé l'épreuve de la dernière chance : laisser la main du mort passer de haut en bas sur son ventre nu et s'en servir comme une cuiller pour manger du couscous. Elle avait fini par accepter. Inutile de vous dire, ô mes compagnons, que la pauvre femme s'était évanouie et était tombée de tout son poids sur le corps froid du mort. On avait choisi une famille pauvre, des voisins qui venaient de perdre leur grand-père, un vieillard aveugle et édenté. Pour les remercier, l'époux leur avait donné une petite somme d'argent. Elle était prête à tous les sacrifices et nourrissait des espoirs fous à chaque grossesse. Mais

à chaque naissance toute la joie retombait brutalement. Elle se mettait elle aussi à se désintéresser de ses filles. Elle leur en voulait d'être là, se détestait et se frappait le ventre pour se punir. Le mari copulait avec elle en des nuits choisies par la sorcière. Mais cela ne servait à rien. Fille sur fille jusqu'à la haine du corps, jusqu'aux ténèbres de la vie. Chacune des naissances fut accueillie, comme vous le devinez, par des cris de colère, des larmes d'impuissance. Chaque baptême fut une cérémonie silencieuse et froide, une façon d'installer le deuil dans cette famille frappée sept fois par le malheur. Au lieu d'égorger un bœuf ou au moins un veau, l'homme achetait une chèvre maigre et faisait verser le sang en direction de La Mecque avec rapidité, balbutiait le nom entre ses lèvres au point que personne ne l'entendait, puis disparaissait pour ne revenir à la maison qu'après quelques jours d'errance. Les sept baptêmes furent tous plus ou moins bâclés. Mais pour le huitième il avait passé des mois à le préparer dans les moindres détails. Il ne croyait plus aux guérisseurs. Les médecins le renvoyaient à ce qui est écrit dans le ciel. Les sorcières l'exploitaient. Les fqih et les marabouts restaient silencieux. Ce fut à ce moment-là où toutes les portes étaient fermées qu'il prit la décision d'en finir avec la fatalité. Il fit un rêve : tout était à sa place dans la maison ; il était couché et la mort lui rendit visite. Elle avait le visage gracieux d'un adolescent. Elle se pencha sur lui et lui donna un baiser sur le front. L'adolescent était d'une beauté troublante. Son visage changeait, il était tantôt celui de ce jeune homme qui venait d'apparaître, tantôt celui d'une jeune femme légère et évanescente. Il ne savait plus qui l'embrassait, mais avait pour seule certitude que la mort se penchait sur lui malgré le déguisement de la jeunesse et de la vie qu'elle affichait. Le matin il oublia l'idée de la mort et ne retint que l'image de l'adolescent. Il n'en parla à personne et laissa mûrir en lui l'idée qui allait bouleverser sa vie et celle de toute sa famille. Il était heureux d'avoir eu cette idée. Quelle idée ? vous allez me dire. Eh bien, si vous permettez, je vais me retirer pour me reposer ; quant à vous, vous avez jusqu'à demain pour trouver l'idée géniale que cet homme au bord du désespoir et de la faillite a eue quelques semaines avant la naissance de notre héros. Amis et compagnons du Bien, venez demain avec du pain et des dattes. La journée sera longue et nous aurons à passer par des ruelles très étroites.

Comme vous pouvez le constater, notre caravane a avancé un peu sur le chemin de la première porte. Je vois que chacun a apporté ses provisions pour le voyage. Cette nuit, je n'ai pas pu dormir. J'ai été poursuivi et persécuté par des fantômes. Je suis sorti et je n'ai rencontré dans la rue que des ivrognes et des bandits. Ils ont

voulu me dépouiller mais ils n'ont rien trouvé. A l'aube je suis rentré chez moi et j'ai dormi jusqu'à midi. C'est pour cela que je suis en retard. Mais je vois dans vos yeux l'inquiétude. Vous ne savez pas où je vous emmène. N'ayez crainte, moi non plus je ne le sais pas. Et cette curiosité non satisfaite que je lis sur vos visages, sera-t-elle apaisée un jour ? Vous avez choisi de m'écouter, alors suivez-moi jusqu'au bout..., le bout de quoi ? Les rues circulaires n'ont pas de bout !

Son idée était simple, difficile à réaliser, à maintenir dans toute sa force : l'enfant à naître sera un mâle même si c'est une fille ! C'était cela sa décision, une détermination inébranlable, une fixation sans recours. Il appela un soir son épouse enceinte, s'enferma avec elle dans une chambre à la terrasse et lui dit sur un ton ferme et solennel : « Notre vie n'a été jusqu'à présent qu'une attente stupide, une contestation verbale de la fatalité. Notre malchance, pour ne pas dire notre malheur, ne dépend pas de nous. Tu es une femme de bien, épouse soumise, obéissante, mais, au bout de ta septième fille, j'ai compris que tu portes en toi une infirmité : ton ventre ne peut concevoir d'enfant mâle ; il est fait de telle sorte qu'il ne donnera — à perpétuité — que des femelles. Tu n'y peux rien. Ça doit être une malformation, un manque d'hospitalité qui se manifeste naturellement et à ton insu à chaque fois que la graine que tu portes en toi risque de donner un garçon. Je ne peux pas t'en vouloir. Je suis un homme de bien. Je ne te répudierai pas et je ne prendrai pas une deuxième femme. Moi aussi je m'acharne sur ce ventre malade. Je veux être celui qui le guérit, celui qui bouleverse sa logique et ses habitudes. Je lui ai lancé un défi : il me donnera un garçon. Mon honneur sera enfin réhabilité ; ma fierté affichée ; et le rouge inondera mon visage, celui enfin d'un homme, un père qui pourra mourir en paix empêchant par là ses rapaces de frères de saccager sa fortune et de vous laisser dans le manque. J'ai été patient avec toi. Nous avons fait le tour du pays pour sortir de l'impasse. Même quand j'étais en colère, je me retenais pour ne pas être violent. Bien sûr tu peux me reprocher de ne pas être tendre avec tes filles. Elles sont à toi. Je leur ai donné mon nom ; Je ne peux leur donner mon affection parce que je ne les ai jamais désirées. Elles sont toutes arrivées par erreur, à la place de ce garçon tant attendu. Tu comprends pourquoi j'ai fini par ne plus les voir ni m'inquiéter de leur sort. Elles ont grandi avec toi. Savent-elles au moins qu'elles n'ont pas de père ? Ou que leur père n'est qu'un fantôme blessé, profondément contrarié ? Leur naissance a été pour moi un deuil. Alors j'ai décidé que la huitième naissance serait une fête, la plus grande des cérémonies, une joie qui durerait sept jours et sept nuits. Tu seras une mère, une vraie mère,

tu seras une princesse, car tu auras accouché d'un garçon. L'enfant que tu mettras au monde sera un mâle, ce sera un homme, il s'appellera Ahmed même si c'est une fille ! J'ai tout arrangé, j'ai tout prévu. On fera venir Lalla Radhia, la vieille sage-femme ; elle en a pour un an ou deux, et puis je lui donnerai l'argent qu'il faut pour qu'elle garde le secret. Je lui ai déjà parlé et elle m'a même dit qu'elle avait eu cette idée. Nous sommes vite tombés d'accord. Toi, bien entendu, tu seras le puits et la tombe de ce secret. Ton bonheur et même ta vie en dépendront. Cet enfant sera accueilli en homme qui va illuminer de sa présence cette maison terne, il sera élevé selon la tradition réservée aux mâles, et bien sûr il gouvernera et vous protégera après ma mort. Nous serons donc trois à partager ce secret, puis nous ne serons que deux, Lalla Radhia est déjà sénile et elle ne tardera pas à nous quitter, puis tu seras la seule, puisque, moi, j'ai vingt ans de plus que toi et que de toute façon je m'en irai avant toi. Ahmed restera seul et régnera sur cette maison de femmes. Nous allons sceller le pacte du secret : donne-moi ta main droite ; que nos doigts se croisent et portons ces deux mains unies à notre bouche, puis à notre front. Puis jurons-nous fidélité jusqu'à la mort ! Faisons à présent nos ablutions. Nous célébrerons une prière et sur le Coran ouvert nous jurerons. »

Ainsi le pacte fut scellé ! La femme ne pouvait qu'acquiescer. Elle obéit à son mari, comme d'habitude, mais se sentit cette fois-ci concernée par une action commune. Elle était enfin dans une complicité avec son époux. Sa vie allait avoir un sens ; elle était embarquée dans le navire de l'énigme qui allait voguer sur des mers lointaines et insoupçonnées.

Et le grand jour, le jour de la naissance vint. La femme gardait un petit espoir : peut-être que le destin allait enfin lui donner une vraie joie, qu'il allait rendre inutiles les intrigues. Hélas ! le destin était fidèle et têtu. Lalla Radhia était à la maison depuis le lundi. Elle préparait avec beaucoup de soins cet accouchement. Elle savait qu'il serait exceptionnel et peut-être le dernier de sa longue carrière. Les filles ne comprenaient pas pourquoi tout le monde s'agitait. Lalla Radhia leur souffla que c'était un mâle qui allait naître. Elle disait que son intuition ne l'avait jamais trahie, ce sont là des choses incontrôlables par la raison ; elle sentait qu'à la manière dont cet enfant bougeait dans le ventre de sa mère, ce ne pouvait être qu'un garçon. Il donnait des coups avec la brutalité qui caractérise le mâle ! Les filles étaient perplexes. Une telle naissance allait tout bouleverser dans cette famille. Elles se regardèrent sans dire un mot. De toute façon leur vie n'avait rien d'excitant. Peut-être qu'un frère saurait les aimer ! Le

bruit courait déjà dans le quartier et le reste de la famille ; Hadj Ahmed va avoir un garçon...

A présent, mes amis, le temps va aller très vite et nous déposséder. Nous ne sommes plus des spectateurs ; nous sommes nous aussi embarqués dans cette histoire qui risque de nous enterrer tous dans le même cimetière. Car la volonté du ciel, la volonté de Dieu, vont être embrasées par le mensonge. Un ruisseau sera détourné, il grossira et deviendra un fleuve qui ira inonder les demeures paisibles. Nous serons ce cimetière à la bordure du songe où des mains féroces viendront déterrer les morts et les échanger contre une herbe rare qui donne l'oubli. Ô mes amis ! cette lumière soudaine qui nous éblouit est suspecte ; elle annonce les ténèbres.

Levez la main droite et dites après moi : Bienvenue, ô être du lointain, visage de l'erreur, innocence du mensonge, double de l'ombre, ô toi tant attendu, tant désiré, on t'a convoqué pour démentir le destin, tu apportes la joie mais pas le bonheur, tu lèves une tente dans le désert mais c'est la demeure du vent, tu es un capital de cendres, ta vie sera longue, une épreuve pour le feu et la patience. Bienvenue ! ô toi, le jour et le soleil ! Tu haïras le mal, mais qui sait si tu feras le bien... Bienvenue... Bienvenue !

Je vous disais donc...

Toute la famille fut convoquée et réunie dans la maison du Hadj dès le mercredi soir. La tante Aïcha s'activait comme une folle. Les deux frères, avec femmes et enfants, étaient arrivés, inquiets et impatientes. Les cousins proches et lointains furent aussi invités. Laila Radhia s'était enfermée avec l'épouse du Hadj. Personne n'avait le droit de la déranger. Des femmes noires préparaient le dîner dans la cuisine. Vers minuit on entendit des gémissements : c'étaient les premières douleurs. De vieilles femmes en appelaient au Prophète Mohammed. Le Hadj faisait les cent pas dans la rue. Ses frères tenaient un conseil de guerre. Ils se parlaient à voix basse dans un coin du salon. Les enfants dormaient là où ils avaient mangé. Le silence de la nuit n'était interrompu que par les cris de douleur. Laila Radhia ne disait rien. Elle chauffait des bassines d'eau et étalait les langes. Tout le monde dormait sauf le Hadj, la sage-femme et les deux frères. A l'aube, on entendit l'appel à la prière. Quelques silhouettes se levèrent, tels des somnambules et prièrent. La femme hurlait à présent. Le jour se leva sur la maison où tout était dans un grand désordre. Les cuisinières noires rangèrent un peu et préparèrent la soupe du petit déjeuner, la soupe de la naissance et du baptême. Les frères

durent partir à leur travail. Les enfants se considérèrent en vacances et restèrent jouer à l'entrée de la maison. Vers dix heures du matin, le matin de ce jeudi historique, alors que tout le monde était rassemblé derrière les pièces de l'accouchement, Lalla Radhia entrouvrit la porte et poussa un cri où la joie se mêlait aux you-you, puis répéta jusqu'à s'essouffler : c'est un homme, un homme, un homme... Hadj arriva au milieu de ce rassemblement comme un prince, les enfants lui baisèrent la main. Les femmes l'accueillirent par des you-you stridents, entrecoupés par des éloges et des prières du genre : Que Dieu le garde... Le soleil est arrivé... C'est la fin des ténèbres... Dieu est grand... Dieu est avec toi...

Il pénétra dans la chambre, ferma la porte à clé, et demanda à Lalla Radhia d'ôter les langes du nouveau-né. C'était évidemment une fille. Sa femme s'était voilé le visage pour pleurer. Il tenait le bébé dans son bras gauche et de sa main droite il tira violemment sur le voile et dit à sa femme : « Pourquoi ces larmes ? J'espère que tu pleures de joie ! Regarde, regarde bien, c'est un garçon ! Plus besoin de te cacher le visage. Tu dois être fière... Tu viens après quinze ans de mariage de me donner un enfant, c'est un garçon, c'est mon premier enfant, regarde comme il est beau, touche ses petits testicules, touche son pénis, c'est déjà un homme ! » Puis, se tournant vers la sage-femme, il lui dit de veiller sur le garçon, et qu'elle ne laisse personne s'en approcher ou le toucher. Il sortit de la pièce, arborant un grand sourire... Il portait sur les épaules et sur le visage toute la virilité du monde ! A cinquante ans, il se sentait léger comme un jeune homme. Il avait déjà oublié — ou peut-être faisait-il semblant — qu'il avait tout arrangé. Il avait bien vu une fille, mais croyait fermement que c'était un garçon.

Ô mes compagnons, notre histoire n'est qu'à son début, et déjà le vertige des mots me raclé la peau et assèche ma langue. Je n'ai plus de salive et mes os sont fatigués. Nous sommes tous victimes de notre folie enfouie dans les tranchées du désir qu'il ne faut surtout pas nommer. Méfions-nous de convoquer les ombres confuses de l'ange, celui qui porte deux visages et qui habite nos fantaisies. Visage du soleil immobile. Visage de la lune meurtrière. L'ange bascule de l'un à l'autre selon la vie que nous dansons sur un fil invisible.

Ô mes amis, je m'en vais sur ce fil. Si demain vous ne me voyez pas, sachez que l'ange aura basculé du côté du précipice et de la mort.